

VOLTAIRE ET BUFFON :
UNE « BROUILLE POUR DES COQUILLES » ?

Stéphane Schmitt
REHSEIS, UMR 7596 du CNRS

Si la renommée de Georges-Louis Leclerc, seigneur puis comte de Buffon (1707-1788) n'a aujourd'hui rien de commun avec celle de Voltaire¹, le statut de ces deux auteurs, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, était équivalent, et leurs noms, associés à ceux de Montesquieu et de Rousseau, résumaient pour les contemporains tout l'esprit des Lumières. D'autre part, si Buffon semble actuellement relever surtout de l'histoire des sciences (ou du moins des idées), alors que Voltaire est davantage reconnu comme un écrivain, ces deux aspects n'étaient pas aussi clairement distincts à l'époque qu'ils ne le sont désormais. Buffon fut considéré par Rousseau comme la plus belle plume de son siècle, et son *Discours sur le style* fut longtemps proposé comme exemple de l'esthétique française classique. Quant à Voltaire, on sait que les sciences ont occupé une place centrale dans sa pensée, et ce tout au long de sa vie, des élans newtoniens des années 1730 aux écrits polémiques des années 1770. Ainsi, au-delà du caractère anecdotique des rapports humains complexes que ces deux auteurs entretenirent, l'examen de leurs oppositions scientifiques et philosophiques, de leur incompréhension mutuelle, revêt une importance capitale pour la compréhension des tensions et des enjeux de la science des Lumières.

1 Sur le déclin de la renommée de Buffon en tant que figure majeure des Lumières, à partir de la fin du XIX^e siècle, voir Michel Delon, « Préface », dans Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Œuvres*, édition par Stéphane Schmitt, avec la collaboration de Cédric Crémière, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007. On peut observer que la célébrité de Diderot (en tant qu'écrivain de génie et esprit visionnaire) s'est pratiquement substituée à celle de Buffon.

Au niveau le plus concret, les relations entre Voltaire et Buffon peuvent se décomposer schématiquement en trois phases, aux limites d'ailleurs assez peu marquées². Dans les années 1730, les débuts furent cordiaux : jeune mathématicien tout juste élu à l'Académie des sciences (en janvier 1734), Buffon fréquentait les mêmes cercles newtoniens que Voltaire, et un militantisme commun (à une époque où les résistances au newtonisme étaient encore considérables) liait les deux hommes. Avec, entre autres, Maupertuis, qui ne s'était pas encore brouillé avec Voltaire³, et M^{me} du Châtelet, il fallait encore faire front pour défendre la nouvelle science. La correspondance de Voltaire était alors pleine d'amabilités et d'admiration pour le jeune savant. « Si je n'étais pas avec M^{me} du Châtelet je voudrais être à Montbar. [...] Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef [...]. Faites ma cour je vous en prie à M. de Buffon, il me plaît tant que je voudrais bien lui plaire », écrivait-il, le 3 octobre 1739, à Helvétius (D 2086), alors justement en visite chez Buffon. Et au même Helvétius, un an plus tard (D 2353), il confiait de nouveau : « Ne seriez-vous pas à présent avec M. de Buffon ? Celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins, mais il va aussi au bonheur, il se porte à merveille. Le corps d'un athlète, et l'âme d'un sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux ». Il est possible, comme le note Jacques Roger, que ces louanges ne fussent pas désintéressées, car Voltaire n'aurait sans doute pas dédaigné une élection à l'Académie des sciences⁴, mais il n'y a pas de raison de douter de sa sympathie à l'égard de Buffon, à cette date.

Pourtant Buffon lui-même, en privé, semble avoir pressenti alors que le lien même qui les unissait, à savoir le newtonisme, n'était peut-être pas très solide. Peu après la publication des *Éléments de la philosophie de Newton*, il confiait à l'abbé Le Blanc : « J'ai bien pensé que Voltaire réussirait fort mal à commenter Newton⁵ ». Il ne donnait pas plus de détail, mais il est permis de penser, comme le démontre l'analyse de son œuvre ultérieure, que Buffon avait réalisé que ce n'était pas le même Newton que Voltaire et lui admiraient.

2 Voir en particulier Otis E. Fellows, « Voltaire and Buffon : Clash and Conciliation », *Symposium*, vol. 9, n° 2 (1955), p. 222-235 ; Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.

3 Buffon prévint cependant très tôt leur rupture ; il écrivait à son ami l'abbé Le Blanc le 22 octobre 1750 : « Maupertuis me marque que Voltaire doit rester en Prusse, et que c'est une grande acquisition pour un roi qui a autant de talent que de goût. Entre nous, je crois que la présence de Voltaire plaira moins à Maupertuis qu'à tout autre ; ces deux hommes ne sont pas faits pour demeurer ensemble dans la même chambre » (*Correspondance générale*, éd. H. Nadault de Buffon, Genève, Slatkine Reprint, 1971, t. 1, p. 72).

4 J. Roger, *Buffon, op. cit.*, p. 58.

5 Buffon, *Correspondance générale*, éd. cit., t. 1, p. 38.

Les rapports restèrent cependant excellents tout au long des années 1740, et ce n'est qu'à la fin de cette décennie qu'ils commencèrent à se dégrader, sans que l'on puisse fixer de date précise de rupture. L'un des éléments principaux de cette brouille feutrée fut la conséquence de la publication du premier volume de l'*Histoire naturelle*, en 1749. Buffon y exposait, entre autres, une théorie de la Terre, dans laquelle une place importante était réservée aux changements de mer en terre et de terre en mer. Les coquilles fossiles, dont l'origine faisait toujours débat, étaient par conséquent considérées comme des vestiges d'animaux marins émergés à la suite de ce processus cyclique de transformation des continents en océans et réciproquement⁶. Or, Voltaire avait publié quelques années auparavant un opuscule, la *Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe*, dans lequel il dénonçait l'hypothèse d'une origine marine des fossiles. Le texte étant paru de manière anonyme, Buffon ignorait, ou du moins il feignit d'ignorer qui en était l'auteur, et il le ridiculisa impitoyablement (voir *infra*). Voltaire ne répondit pas directement, mais il est évident qu'il ne fut pas satisfait de cette critique, sur laquelle il allait revenir par la suite.

D'autres événements contribuèrent à dégrader encore les relations entre Voltaire et Buffon. Il y eut d'abord la querelle entre Voltaire et Maupertuis, auquel Buffon était attaché, puis surtout, en 1761, le conflit avec le président de Brosses, vieil ami de Buffon qui se trouva, après une sombre affaire immobilière, littéralement escroqué et violemment attaqué par Voltaire qui lui interdit définitivement l'entrée de l'Académie française⁷. Enfin la dispute avec l'abbé John Turberville Needham, qui avait travaillé avec Buffon sur la théorie de la génération, fut l'occasion pour Voltaire de déployer toute sa hargne à l'encontre de celui qu'il surnomma plaisamment l'« Anguillard ». Indirectement, ces attaques, qui ne cessèrent pas jusqu'à sa mort, visaient également Buffon.

Les années 1760 marquèrent donc le paroxysme de l'antagonisme entre Voltaire et Buffon, qui toutefois ne tourna jamais à l'opposition frontale. Buffon avait toujours adopté une stratégie consistant à ne pas répondre aux critiques, souvent au grand désarroi de ses adversaires, et il se contenta donc

6 Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie Royale, 1749, t. 1. Sur la théorie de la Terre de Buffon, voir entre autres notre introduction au premier volume des *Œuvres complètes* de Buffon (Paris, Champion, 2007), ainsi que la bibliographie correspondante.

7 Voir J. Roger, *Buffon, op. cit.*, p. 285-288.

de quelques traits dans sa correspondance privée⁸. « Comme je ne lis aucune des sottises de Voltaire, confiait-il à de Brosses, je n'ai su que par mes amis le mal qu'il a voulu dire de moi » (p. 171). De son côté, Voltaire n'était pas en reste dans ses lettres, mais il porta également la dispute dans des textes publiés. À partir de 1767, toute une série d'ouvrages revinrent sur les problématiques qui l'opposaient à Buffon et il réitéra ses arguments à l'encontre des théories proposées dans l'*Histoire naturelle : La Défense de mon oncle* (1767), les *Singularités de la nature* (1768), *Les Colimaçons du révérend père L'Escarbotier* (1768), *L'Homme aux quarante écus* (1768), entre autres, mettaient en cause les conceptions de Buffon sur l'histoire de la Terre, les races humaines et la génération des animaux.

228

Cela étant, la brouille n'enfla pas au point de devenir irréversible. Voltaire, pourtant capable d'une férocité redoutable, retint ici des coups que Buffon ignore de toute façon. Il convenait d'ailleurs dans *La Défense de mon oncle* n'avoir « pas voulu [se] brouiller avec [Buffon] pour des coquilles⁹ ». Il est probable qu'il ait souhaité ménager un personnage dont il mesurait bien la puissance, tant sur un plan institutionnel que du point de vue des idées. Intendant du prestigieux Jardin du Roi depuis 1739, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, devenu comte par la grâce de Louis XV en 1772, Buffon était une gloire nationale et internationale célébrée par la République des lettres à travers toute l'Europe, et il n'était pas concevable de s'attaquer à lui avec autant de légèreté qu'à un de Brosses ou un Needham. De son côté, Buffon était conscient lui aussi de ce que représentait le patriarche de Ferney, aussi fut-ce probablement une réconciliation de raison qui eut lieu entre eux en 1774.

Après que des connaissances communes eurent préparé le terrain, Buffon fit le premier pas en soumettant à Voltaire une note, destinée à être publiée dans le *Supplément* de l'*Histoire naturelle*, et dans laquelle il regrettait le ton qu'il avait pris dans sa critique de la « Lettre italienne ». Voltaire répondit

8 Par exemple dans une lettre à de Brosses du 11 février 1761 : « Il me semble que, depuis que Voltaire réside en Bourgogne, il est devenu furieusement babillard. Voyez seulement son épître à M^{me} de Pompadour, sa réponse à M. Déodatie, ses missives au sujet du roman de Rousseau, dans lequel, par parenthèse, je trouve aussi bien du rabâchage, et vous m'avouerez que nos beaux esprits sont plus abondants que jamais, je ne dis pas en idées, mais en paroles. Mes mauvais yeux m'empêchent de lire, et ceci m'en dégoûte » (*Correspondance générale*, éd. cit., t. 1, p. 121).

9 *La Défense de mon oncle*, éd. J.-M. Moureaux, *Les Œuvres complètes de Voltaire* [désormais, OCV], t. 64, Oxford, Voltaire Foundation, 1984, p. 239.

en adressant sa lettre à « Archimède II », sur quoi Buffon renchérit en le nommant « Voltaire I^{er} » :

Si vous jetez les yeux, monsieur, sur la suscription de ma lettre, vous verrez que, dans le nombre assez petit des êtres de la première distinction, je pense très hautement et de très bonne foi que vous êtes le premier. Ce ne sera pas comme le mathématicien de Syracuse, que, par une extrême politesse pour moi, vous avez la bonté de nommer Archimède premier ; car jamais il n'existera de Voltaire second : différence essentielle entre l'esprit créateur qui tire tout de sa propre substance, et le talent qui, quelque grand qu'il soit, ne peut produire que par imitation et d'après la matière.

J'espérais bien que ma petite note trouverait grâce devant vous, monsieur ; mais je crois devoir en partie le bon accueil que vous lui avez fait aux mains qui vous l'ont offerte. [...] Aussi le dernier trait qui fait la plus douce impression sur mon cœur est votre signature ; j'ai senti un mouvement de joie en ouvrant votre lettre ; j'ai admiré avec plaisir la fermeté de votre main et la fraîcheur de l'organe intérieur qui la guide.

Avec plusieurs années de moins, je suis plus vieux que vous, autre supériorité dont je suis loin d'être jaloux. Mais n'est-il pas juste que la nature, qui, dès vos premières années, vous a comblé de ses faveurs, et dont vous êtes l'ancien amant de choix, continue de vous traiter avec plus d'égards et de ménagements qu'un nouveau venu comme moi, qui n'ai jamais rien obtenu d'elle qu'à force de la tourmenter ? Vous pouvez en juger, monsieur, puisque vous avez eu la patience de parcourir ces mémoires arides de physique qui servent de preuves à mon *Traité des Éléments* ; et vous n'en êtes pas quitte, car je vous demande la permission de vous envoyer un autre volume qui va bientôt paraître, et qui fait suite au premier.

Si je jouissais d'une meilleure santé, je vous proteste, monsieur, que je n'attendrais pas votre visite à Montbard, et que j'irais avec empressement vous porter le tribut de ma vénération ; j'arriverais à Dieu par ses saints. M. et M^{me} de Florian, habitués dans le temple, me serviraient d'introducteurs. Je vais nourrir cette agréable espérance par le plaisir nouveau des sentiments d'estime que vous me témoignez. Depuis que je me connais, vous avez toute la mienne ; mais elle ne fait qu'un grain sur la masse immense de gloire qui vous environne, au lieu que la vôtre, monsieur, est un diamant du plus haut prix pour moi¹⁰.

Cette réconciliation dramatique, plus spectaculaire en réalité que la dispute, fut largement publiée et l'on en fit des poèmes¹¹. Les dernières années de la vie de Voltaire furent ainsi les témoins de diverses marques d'estime : réception

10 Buffon, *Correspondance générale*, éd. cit., t. 1, p. 271-274.

11 J. Roger, *Buffon, op. cit.*, p. 480.

chaleureuse du jeune fils de Buffon à Ferney, où le patriarche l'installa dans son fauteuil en signe de respect, éloge public de *La Henriade* par Buffon lors d'un discours académique¹², etc. Surtout Buffon publia bien, comme promis, la note supposée mettre fin à la brouille « sur les coquilles » :

On a pu trouver, comme je le trouve moi-même, que je n'ai pas traité M. de Voltaire assez sérieusement ; j'avoue que j'aurais mieux fait de laisser tomber cette opinion que de la relever par une plaisanterie, d'autant que ce n'est pas mon ton, et que c'est peut-être la seule qui soit dans mes écrits. M. de Voltaire est un homme qui par la supériorité de ses talents, mérite les plus grands égards. On m'apporta cette Lettre italienne dans le temps même que je corrigeois la feuille de mon Livre où il en est question ; je ne lus cette Lettre qu'en partie, imaginant que c'étoit l'ouvrage de quelque Érudit d'Italie, qui d'après ses connoissances historiques, n'avoit suivi que son préjugé, sans consulter la Nature ; et ce ne fut qu'après l'impression de mon volume sur la Théorie de la Terre, qu'on m'assura que la Lettre étoit de M. de Voltaire ; j'eus regret alors à mes expressions. Voilà la vérité, je la déclare autant pour M. de Voltaire, que pour moi-même et pour la postérité à laquelle je ne voudrois pas laisser douter de la haute estime que j'ai toujours eue pour un homme aussi rare et qui fait tant d'honneur à son siècle¹³.

230

La sincérité de la réconciliation était cependant toute relative. La correspondance de Voltaire ne laisse aucun doute à ce sujet, par exemple lorsqu'il déclare à Condorcet admirer « l'adresse qu'on a eue de se faire passer pour un esprit supérieur quand on a donné au public la dimension de la queue d'un singe¹⁴ ». Et lorsque, en 1785, Hérault de Séchelles rendra visite à Buffon à Montbard, ce dernier lui dressera une liste surprenante des grands génies : « il en trouvait bien peu dans le monde. "Il n'y en a guère que

12 « Les temps sont enfin arrivés. Un d'entre vous, Messieurs, a osé le premier créer un poème pour sa Nation ; et ce second génie influera sur trente autres siècles : j'oserois le prédire ; si les hommes, au lieu de se dégrader, vont en se perfectionnant ; si le fol amour de la fable cesse enfin de l'emporter sur la tendre vénération que l'homme sage doit à la vérité ; tant que l'empire des lys subsistera, la *Henriade* sera notre *Illiade* : car à talent égal, quelle comparaison, dirai-je à mon tour, entre le bon grand Henri et le petit Ulisse ou le fier Agamemnon, entre nos Potentats et ces Rois de village, dont toutes les forces réunies feroient à peine un détachement de nos armées ? quelle différence dans l'art même ? n'est-il pas plus aisé de monter l'imagination des hommes que d'élever leur raison ? de leur montrer des mannequins gigantesques de héros fabuleux, que de leur présenter les portraits ressemblans de vrais hommes vraiment grands ? » (« Réponse à M. le Maréchal Duc de Duras, le jour de sa réception à l'Académie Française, le 15 mai 1775 », dans *Histoire naturelle. Supplément*, Paris, Imprimerie Royale, 1777, t. 4, p. 43-44).

13 *Ibid.*, t. 8, p. 285-286.

14 Cité par Élisabeth et Robert Badinter, *Condorcet. Un intellectuel en politique*, Paris, Fayard, 1988, p. 120.

cinq, me disait-il, Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi¹⁵ ». On comprend à la lecture des pages précédentes que Rousseau, auquel Buffon porta une sincère amitié mais qu'il cessa de considérer après avoir parcouru les *Confessions*, ait été exclu du cénacle ; mais il ne semble pas que le cas de Voltaire ait été même envisagé. En tout cas, si Buffon lui avait décoché un trait en présence d'Hérault de Séchelles, on peut être sûr que celui-ci n'aurait pas manqué de lui assurer une large publicité.

La succession des événements ainsi esquissée, il reste à comprendre les enjeux de cette brouille qui, pour être policée, n'en fut pas moins longue, profonde et tout compte fait définitive. Les facteurs humains et le jeu des amitiés ne sont évidemment pas à exclure, nous en avons évoqué quelques-uns. Il convient également d'avoir à l'esprit les luttes acharnées que se livrèrent les différentes coteries ou les réseaux auxquels Buffon et Voltaire étaient respectivement liés, et qui n'avaient pas pour seul objet des questions philosophiques désintéressées : les liens entre Voltaire, D'Alembert et Condorcet, par exemple, doivent être pris en compte, et jouèrent effectivement un rôle clef dans telle ou telle élection à l'Académie française, par exemple. La dimension politique n'est pas absente non plus, et il est significatif que Buffon ait pris le parti de Necker alors que la plupart des « philosophes » avaient choisi celui de Turgot. Le statut social de Buffon faisait d'ailleurs de lui un cas à part : esprit novateur par bien des aspects, allié objectif du « parti philosophique », il était également un homme des institutions : ses séjours à Montbard n'avaient rien de l'exil à Ferney, et ses relations avec le pouvoir n'avaient jamais souffert des audaces de l'*Histoire naturelle*.

Mais sans négliger tous ces aspects, il est utile de s'interroger sur les fondements intellectuels incontestables d'un antagonisme dont les « coquilles » ne constituèrent qu'un emblème. Pratiquement, les points sur lesquels Buffon et Voltaire manifestèrent leur désaccord peuvent se ramener à trois principaux : la théorie de la Terre, la théorie de la génération et l'interprétation de la diversité physique des peuples. Chacun mériterait une analyse approfondie, qui a été déjà entreprise par les historiens et dont nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu en insistant surtout sur les questions géologiques.

Voltaire, nous l'avons dit, s'est penché sur ce problème dans sa *Dissertation italienne* de 1746¹⁶. Il y combat les hypothèses catastrophistes des théologiens

15 Marie Jean Hérault de Séchelles, *Voyage à Montbard*, éd. S. Schmitt, Paris, Gallimard, coll. « Le Promeneur », 2007, p. 83.

16 Voir notamment Marguerite Carozzi, « Voltaire's attitude towards geology », *Archives des Sciences*, vol. 36 (1983), p. 1-145.

anglais Burnet et Whiston, comme le fera Buffon trois ans plus tard, mais surtout il prend parti dans le débat sur l'origine des fossiles et rejette sans ambiguïté l'idée d'une présence ancienne de la mer sur des zones émergées. C'est là qu'il énonce le fameux argument des pèlerins dispersant des coquillages à leur retour de Terre Sainte pour expliquer la présence de ces vestiges sur les continents. Plus généralement, c'est toute idée de changement important survenu sur le globe qu'il met en cause :

Il n'y a donc aucun système qui puisse donner la moindre vraisemblance à cette idée si généralement répandue que notre globe a changé de face, que l'océan a été très longtemps sur la terre habitée, et que les hommes ont vécu autrefois où sont aujourd'hui les marsouins et les baleines. Rien de ce qui végète et de ce qui est animé n'a changé ; toutes les espèces sont demeurées invariablement les mêmes ; il serait bien étrange que la graine de millet conservât éternellement sa nature, et que le globe entier variât la sienne¹⁷.

232

Si Buffon est d'accord avec Voltaire pour rejeter les hypothèses de changements violents, il est en revanche convaincu que la surface du globe est soumise à des transformations lentes mais qui, par leur durée, produisent des modifications considérables. Selon lui, le mouvement continu des eaux des mers d'est en ouest (lié à la rotation de la Terre) ronge les continents sur leur façade orientale tandis que l'érosion et la sédimentation les étend vers l'occident. Un processus cyclique conduit donc à l'émersion de terres autrefois immergées, et réciproquement, et les coquilles fossiles sont donc de véritables vestiges de la présence ancienne de la mer. L'un de ses principaux arguments est l'omniprésence de ces coquilles à la surface de la Terre, y compris au sommet des montagnes. C'est à cette occasion qu'il attaque la « Lettre italienne » :

les poissons pétrifiés ne sont, à son avis [de l'auteur de la « Lettre »], que des poissons rares, rejetez de la table des Romains, parce qu'ils n'étoient pas frais ; & à l'égard des coquilles ce sont, dit-il, les pèlerins de Syrie qui ont rapporté dans le temps des croisades celles des mers du levant qu'on trouve actuellement pétrifiées en France, en Italie & dans les autres états de la chrétienté ; pourquoi n'a-t-il pas ajouté que ce sont les singes qui ont transporté les coquilles au sommet des hautes montagnes & dans tous les lieux où les hommes ne peuvent habiter, cela n'eût rien gâté & eût rendu son explication encore plus vraisemblable. Comment se peut-il que des personnes

17 *Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe*, éd. J. Meyer, OCV, t. 30c, p. 45.

éclairées & qui se piquent même de philosophie, aient encore des idées aussi fausses sur ce sujet¹⁸ ?

Il est certain, comme Buffon le reconnaît d'ailleurs lui-même en 1778, que ce ton ironique n'est pas habituel chez lui. Il n'est en tout cas jamais employé à la légère, et toujours pour combattre, non des hommes mais des idées qu'il juge incompatibles avec l'exercice d'une science saine, comme par exemple la classification et la nomenclature linnéennes. Dans le cas présent, c'est une hypothèse *ad hoc*, à la fois improbable et non conforme à la réalité des observations qu'il ridiculise. Mais ce faisant, il ne voit pas, ou feint de ne pas voir que c'est en réalité une épistémologie résolument opposée à la sienne qu'il attaque. En effet, si les explications de Voltaire paraissent fantaisistes, il est indispensable de les situer dans un contexte qui devrait porter à les prendre au sérieux. Ce que Voltaire rejette dans sa *Dissertation*, ce sont en effet toutes les hypothèses hasardeuses qui conduisent à envisager la présence, fort peu vraisemblable en vérité, d'une mer en plein milieu des continents : « Le goût du merveilleux enfante les systèmes » (*OCV*, t. 30C, p. 49). Dans le fond, il veut dire qu'il n'est pas plus absurde de supposer que les pèlerins ont répandu des tonnes de coquilles à leur retour de Syrie, que de croire que ces coquilles ont été amenées par la mer de Syrie elle-même. Ce faisant, il prend parti dans une querelle ancienne mais particulièrement d'actualité en 1746, la controverse autour de l'utilité des « systèmes » en science. Depuis la fin du XVII^e siècle, de fait, la critique des systèmes, l'éloge des observations et de l'expérience sont devenus un *leitmotiv* dans les milieux scientifiques. L'abbé Pluche a employé une célèbre métaphore pour illustrer cette idée assez généralement répandue : si l'on peut admirer le « spectacle de la nature », l'accès à la salle des machines, c'est-à-dire aux causes des choses, est à jamais interdit aux hommes¹⁹.

Cette position connaît diverses variantes, et Voltaire ne peut être comparé en tout point à Pluche, qui fonde une véritable théologie naturelle, toute imprégnée de finalisme. Néanmoins il s'en rapproche par sa conviction profonde en l'inaccessibilité absolue des causes premières : *non ibis amplius*, a-t-il proclamé dans les *Lettres philosophiques*, et s'il admire tant Newton, c'est en grande partie pour son *hypotheses non fingo*. C'est à cette épistémologie prudente, née en particulier des échecs du cartésianisme, que Voltaire reste fidèle. Elle s'accorde bien d'ailleurs à l'ensemble de sa pensée déiste qui, sur

18 Buffon, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, t. 1, p. 281.

19 Noël Pluche, *Le Spectacle de la Nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire naturelle, Qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'esprit*, Paris, Veuve Estienne et Jean Desaint, 1732 (BV 2765), t. 1, p. IX-XI.

le plan de la théorie de la connaissance et de la méthode scientifique, rejoint à bien des égards la position des physiciens et naturalistes chrétiens comme Pluche ou Réaumur (même si, naturellement, cette comparaison ne s'étend pas à la morale). Corrélativement, elle le conduit à rejeter toute hypothèse allant dans le sens d'une quelconque dynamique de la nature : si Dieu a créé le monde, sans se soucier particulièrement de la connaissance que les hommes peuvent en avoir, il l'a fait parfait dès le départ, et sans lui donner la possibilité de se transformer par lui-même. Ce thème de l'immutabilité absolue de l'Univers depuis la Création revêt une constance remarquable chez Voltaire. C'est en son nom qu'il nie les changements d'envergure que certains savants supposent être survenus à la surface de la Terre, comme d'ailleurs la possibilité d'une transformation des espèces. Dans sa réponse tardive aux critiques de Buffon, en 1767, il n'aura pas changé de discours :

234

Ne perdez point de vue cette grande vérité, que la nature ne se dément jamais. Toutes les espèces restent toujours les mêmes. Animaux, végétaux, minéraux, métaux ; tout est invariable dans cette prodigieuse variété. Tout conserve son essence. L'essence de la terre est d'avoir des montagnes ; sans quoi elle serait sans rivières, donc il est impossible que les montagnes ne soient pas aussi anciennes que la terre. Autant vaudrait-il dire que nos corps ont été longtemps sans têtes. (*OCV*, t. 64, p. 237)

Et une fois de plus, cet argument métaphysique est combiné à une condamnation de l'épistémologie des hypothèses :

Quand je lus il y a quarante ans qu'on avait trouvé dans les Alpes des coquilles de Syrie, je dis, je l'avoue, d'un ton un peu goguenard, que ces coquilles avaient été apparemment apportées par des pèlerins qui revenaient de Jérusalem. M. de Buffon m'en reprit très vertement dans sa théorie de la terre page 281. Je n'ai pas voulu me brouiller avec lui pour des coquilles ; mais je suis demeuré dans mon opinion, parce que l'impossibilité que la mer ait formé des montagnes m'est démontrée. On a beau me dire que le porphyre est fait de pointes d'oursin [il s'agit en effet d'une hypothèse admise par Buffon], je le croirai quand je verrai que le marbre blanc est fait de plumes d'autruche. (*ibid.*, p. 239)

Cette double attaque, à la fois contre une conception du monde et une méthode de la science, sous-tend les deux autres sujets de discorde entre Voltaire et Buffon. En ce qui concerne la théorie de la génération, sur laquelle Voltaire revient en 1767, de manière significative, juste après avoir évoqué la question des coquilles, c'est la mise en cause des germes préexistants qu'il ne

peut admettre²⁰. Là encore, l'enjeu est à la fois de nier la possibilité d'une activité de la nature et de rejeter les hypothèses audacieuses d'un Maupertuis ou d'un Needham, qui croient à la formation complète et progressive des êtres à chaque génération, pour le premier, à la génération spontanée pour le second. Voltaire n'attaque jamais clairement la théorie de Buffon²¹. Il est vrai que celle-ci est moins audacieuse que celles de Needham et de Maupertuis, car si elle se passe des germes préexistants, elle suppose l'existence de « moules intérieurs », concept assez vague en réalité, inspiré de la gravitation newtonienne, mais qui assure la permanence et la stabilité des espèces²². Mais justement, tout l'enjeu de cette théorie est de permettre une relative plasticité du développement et donc, une certaine possibilité de transformation (d'une ampleur qui a varié au cours de la carrière de Buffon) à l'intérieur des espèces, ce qui évidemment est inacceptable pour Voltaire. En particulier, le cas des races humaines est l'occasion d'un échange à fleurets mouchetés. Dans le *Traité de métaphysique* resté inédit, Voltaire avait affirmé sa position polygéniste, corollaire des germes préexistants dans la mesure où il préférerait admettre l'existence des différentes races de toute éternité, depuis la Création, plutôt que de supposer que les Noirs, par exemple, avaient acquis leur couleur secondairement. Dans les « Variétés dans l'espèce humaine », en 1749²³, Buffon prétend exactement le contraire : l'homme, dont il n'a de cesse de montrer la dignité par rapport aux autres êtres (autre point de désaccord avec Voltaire), est unique, les races ne sont en réalité que des « variétés » résultant accidentellement de facteurs climatiques ou des migrations par un processus parfaitement réversible. C'est pourquoi il insiste particulièrement sur les ressemblances entre les différents peuples nordiques, des Esquimaux aux Samoyèdes, entre lesquels il existe une infinité de « nuances insensibles », preuve de leur parenté. Dans *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, Voltaire insistera à l'inverse sur les différences entre ces peuples²⁴.

20 Sur ces questions, voir Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 [1963]. Voir en particulier l'analyse des positions voltairiennes p. 432-448.

21 De nombreux travaux ont été consacrés à la théorie de la génération de Buffon depuis ceux de Jacques Roger, qui conservent d'ailleurs toute leur pertinence. Nous en dressons une liste dans notre introduction au second tome des *Œuvres complètes* de Buffon, qui contient les textes sur la génération des animaux (à paraître en 2008).

22 On peut observer au passage l'usage résolument différent que font Buffon et Voltaire du newtonisme : là où le second en retient surtout le renoncement à une recherche des causes, aux hypothèses et aux facultés occultes, le premier voit l'avantage d'étendre le champ d'application des forces attractives (ou répulsives) à des phénomènes biologiques.

23 Buffon, *Histoire naturelle*, op. cit., t. 3, p. 370-530.

24 Sur l'anthropologie de Voltaire, voir notamment Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995 [1971], p. 281-321.

En définitive, l'opposition de Voltaire à Buffon repose sur des principes clairs et conservés pratiquement inchangés entre les années 1730 et la fin de sa vie. Si Jacques Roger a peut-être eu un mot un peu fort lorsqu'il écrit, non sans provocation, qu'il « défendait sa foi²⁵ », il est vrai que les raisons de son attachement à la fixité du monde et des espèces, aux germes préexistants et à une science modeste, renonçant à chercher les causes des choses, ne sont pas très différentes de celles qui ont présidé au triomphe de ce mode de pensée chez les auteurs chrétiens des premières décennies du XVIII^e siècle. L'originalité de Voltaire a consisté, d'une part, à les reformuler dans un cadre déiste, ce qui l'a conduit notamment à exclure toute dimension téléologique dans la science, d'autre part à leur donner un ton radical et une expression parfois simpliste. De fait, l'argumentaire de Voltaire (qui pourtant était bien informé) paraît souvent très faible et superficiel, surtout lorsqu'on le compare, non pas à celui de Buffon ou d'autres adversaires, mais à celui d'auteurs également opposés, par exemple, à la mise en cause des germes préexistants, comme Haller, principal contradicteur de Buffon à cet égard.

Il faut cependant admettre que, du côté de Buffon, les choses ne sont pas tout à fait aussi claires, et il n'est pas impossible que la relative prudence de Voltaire à son égard s'explique, outre par les raisons évoquées plus haut, par une certaine reconnaissance de l'ambiguïté de sa position. Il est certain que par rapport à Needham et Maupertuis, ainsi qu'à Diderot, les conceptions de Buffon ont un caractère moins radical et plus nuancé, ce qui explique d'ailleurs la difficulté qu'ont parfois les historiens à les interpréter. Certes, la nature selon Buffon n'est pas une horloge totalement passive, remontée une fois pour toutes aux origines du monde : il lui reconnaît une forme d'activité, au point que les courants vitalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle pourront s'inspirer parfois de lui. Mais cette activité a des limites beaucoup plus strictes que, par exemple, chez Maupertuis et Needham. Lorsque Maupertuis reconnaît aux particules vivantes une sorte d'instinct qui leur permet de se disposer convenablement lors du développement, lorsque Needham admet qu'elles peuvent former spontanément des êtres vivants, Buffon a recours au moule intérieur, sans lequel il n'est pas d'organisation digne de ce nom. De même, sur un plan épistémologique, il convient d'observer que, contrairement au discours de ses adversaires, Buffon n'est pas un partisan inconditionnel des systèmes et des hypothèses : à l'inverse, il n'a de cesse d'en combattre les excès et de revenir sur les limites de l'esprit humain. Mais contrairement à Voltaire, il croit l'homme capable de parvenir à un certain degré de généralisation :

25 J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, op. cit., p. 748.

Mais lorsqu'après avoir bien constaté les faits par des observations réitérées, lorsqu'après avoir établi de nouvelles vérités par des expériences exactes, nous voulons chercher les raisons de ces mêmes faits, les causes de ces effets, nous nous trouvons arrêtés tout-à-coup, réduits à tâcher de déduire les effets, d'effets plus généraux, & obligez d'avouer que les causes nous sont & nous seront perpétuellement inconnues, parce que nos sens étant eux-mêmes les effets de causes que nous ne connoissons point, ils ne peuvent nous donner des idées *que des effets*, & jamais des causes ; il faudra donc nous réduire à appeler cause un effet général, & renoncer à sçavoir au delà.

Ces effets généraux sont pour nous les vraies loix de la Nature ; tous les phénomènes que nous reconnoîtrons tenir à ces loix & en dépendre, seront autant de faits expliquez, autant de vérités comprises ; ceux que nous ne pourrons y rapporter, seront de simples faits qu'il faut mettre en réserve, en attendant qu'un plus grand nombre d'observations & une plus longue expérience nous apprennent d'autres faits & nous découvrent la cause physique, c'est-à-dire, l'effet général dont ces effets particuliers dérivent²⁶.

La recherche de ces effets généraux est pour Buffon l'expression d'une quête des « vues générales » auxquelles le naturaliste doit pouvoir s'élever. C'est ainsi qu'il comprend notamment la gravitation newtonienne, dont il imite l'exemple lorsqu'il imagine son concept de moule intérieur. Ce faisant, il accomplit un pas, certes réfléchi et encore prudent, vers la constitution d'une science non uniquement descriptive. Pour Voltaire, il s'agit manifestement d'un pas de trop.

26 Buffon, *Histoire naturelle*, op. cit., t. 1, p. 57-58.